

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/3 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.3.47888

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sprüchlichen Befehle der konkurrierenden politischen Kräfte und das Paktieren mit dem bisherigen Gegner stellte eine nicht hoch genug einzuschätzende moralische Erschütterung dar. Die Kräfte im Mutterland waren gerade noch Verbündete der Deutschen gewesen und sahen sich im November 1942 von diesen abserviert. Dies bedeutete eine persönliche Entscheidung, die erneut mit einer militärischen Tradition brach, nämlich derjenigen der politischen Neutralität. Faktisch kämpfte die verbleibende und stark minimierte französische Luftwaffe jedoch weiter auf deutscher Seite und perpetuierte den bereits angelaufenen Bruderkrieg.

Diese wenigen Sätze machen deutlich, daß es sich hier nicht nur um eine akribische Schilderung der Entwicklung der Luftwaffe Vichy-Frankreichs handelt, sondern eine gedankenreiche Einordnung in den Gesamtkomplex der Kollaboration stattfindet und dieses komplexe Phänomen in hervorragender Weise analysiert wird. Es kann kein Zweifel darüber bestehen, daß die Kollaboration auch der französischen Luftwaffe, der französische Widerstand gegen den alliierten Vormarsch in Afrika und der Levante, der Entlastung der deutschen und japanischen Luftwaffe von Aufgaben der Luftverteidigung, die Achsenmächte gestärkt und damit der alliierten Kriegführung Schaden zugefügt wurde.

Für die Militärs im Mutterland muß bedacht werden, daß sie auch über den November 1942 hinaus in der hergebrachten Vichy-Hierarchie standen und sich ihr gegenüber, in der Luftwaffe offensichtlich besonders, zur Loyalität verpflichtet fühlten: »Die Verantwortlichen der Luftwaffe sind zutiefst davon überzeugt, daß die Erhaltung einer französischen Armee, die Bewahrung der administrativen Effektivität, die Bekräftigung der Prinzipien der Autorität und des Gehorsams den einzigen Weg darstellen, der Frankreich erlauben wird, eines Tages wieder aus der Asche zu entstehen, wie dies Deutschland 1918 gemacht hat« (S. 568). Der Autorin ist zuzustimmen, wenn sie feststellt, daß die Offiziere in der Luftwaffe Frankreichs keine Ideologen der Kollaboration waren, »aber sie kollaborierten ..., mit den ›besten Absichten‹ mit dieser Mischung aus Pragmatismus und Unterwerfung, die die Grundlage totalitärer Regime bildet« (S. 568).

Interessant ist die abschließende Feststellung der Autorin, daß – trotz aller militanten Säuberungsrhetorik – de Gaulle die militärische Elite auch der Luftwaffe nach der Befreiung weitgehend übernahm, weil sie für die militärische Effektivität Frankreichs bedeutsam war. Hierdurch ist die bekannte Argumentation der Kollaborateure, nur das Überleben des Staates sichern gewollt zu haben, im Nachhinein noch einmal gerechtfertigt worden. In der Tat hat die französische Luftwaffe aufgrund ihrer auf größtmögliche Bewahrung des Personals, der Ressourcen und Strukturen bedachten Kollaboration nach der Befreiung der alliierten Kriegführung noch gute Dienste geleistet.

Arbeiten, die sich mit der Zeit des Vichy-Regimes und Fragen der Kollaboration befassen, haben, wenn sie sich auf einem so hohen wissenschaftlichen und objektiven Niveau bewegen wie die von Claude d'Abzac-Epezy, eine wirkliche Chance, Legenden und Mythenbildungen zu überwinden und zu einer realistischen Bewertung und Interpretation französischer Geschichte zu gelangen.

Reiner POMMERIN, Dresden

Robert BOHN (Hg.), Die deutsche Herrschaft in den »germanischen« Ländern 1940–1945, Stuttgart (Steiner) 1997, 304 p. (HMRG, Beiheft 26).

Ce recueil d'études assez disparates, mais en général bien documentées et même souvent originales, est fondé en partie sur un présumé anachronique.

Nous savons que Hitler, après avoir fondé ce que l'on appelait officiellement un *Großdeutsches Reich*, aspirait à créer un *Großgermanisches Reich*, dans lequel les Allemands proprement dits auraient conservé bien entendu une position dominante. Nous le savons

notamment par différentes confidences qu'il a faites à ses collaborateurs (à Goebbels par exemple le 30 mai 1942). Mais jamais cet objectif n'a été, à l'époque, officiellement proclamé. Si Hitler parle du *Großgermanisches Reich* au leader nazi hollandais Mussert, cela reste, dans ses contacts avec des personnalités étrangères, l'exception. La manière dont, après la victoire, sera organisée l'Europe, demeure le secret du Führer. Il y a là un secret d'autant plus réel que, dans l'esprit de Hitler, toutes les décisions sont loin d'être déjà arrêtées: que l'on songe par exemple au sort qui sera fait à la France. De même pour la Belgique: les autorités allemandes d'occupation peuvent imaginer, que, après la guerre, le sort des Flamands et celui des Wallons ne sera pas réglé de la même manière – mais à vrai dire, elles n'en savent rien: les intentions du Führer sont impénétrables.

Le *Großgermanisches Reich* est donc une grande vision politique de Hitler dont nous apercevons aujourd'hui plus ou moins les contours, mais qui, pour les contemporains, y compris la plupart des dirigeants allemands, demeurerait encore dans le brouillard. Or l'idée qui soutient le volume que nous analysons est que l'on assiste, dans les pays »germaniques«, à la »Vorbereitung des Großgermanischen Reiches« (p. 7). Comme les études elles-mêmes, cependant, sont très sérieuses, elles ne confirment pas ce présupposé. On aurait pu sans doute découvrir une »Vorbereitung« en analysant la politique de la SS, mais, chose paradoxale, dans l'éventail qui nous est offert, et où figure le parti nazi, la SS en tant que telle est absente.

Les deux études par lesquelles s'ouvre le volume dépassent de loin de cadre des *germanische Länder*. Elles sont consacrées par Werner RÖHR et par Cornelis LAMMERS aux régimes d'occupation allemands. Ces deux typologies sont pleines d'intérêt: la première insiste sur les aspects institutionnels, la seconde sur des aspects plutôt sociologiques. L'une et l'autre font ressortir la variété des régimes instaurés, et l'extrême complication du problème.

Trois études se situent carrément en dehors du cadre des *germanische Länder*. Hans-Heinrich WILHELM traite de l'occupation en Union soviétique, Uwe DANKER de l'implication des autorités civiles allemandes dans l'Holocauste, et Rudolf HILBRECHT, de manière très intéressante, souligne les différences, sous le régime allemand, entre les trois pays baltes.

Restent enfin les contributions relatives à trois pays authentiquement »germaniques«: la Norvège, le Danemark et les Pays-Bas. On remarquera l'absence de la Flandre, mais cette absence est explicable car il aurait été malaisé de différencier le cas de la Flandre de celui de la Belgique dans son ensemble.

L'occupation du Danemark a eu, on le sait, un caractère particulier, mais ce qui est moins connu est l'évolution qui s'est produite dans le régime d'occupation. Deux études de premier ordre, dues à Fritz PETRICK et à Karl Christian LAMMERS, traitent du problème. Elles rendront de grands services. Pour la Norvège, le volume nous offre une étude institutionnelle également de premier ordre, et largement originale, de la plume de Robert BOHN. Deux bons travaux envisagent le cas des Pays-Bas, l'un institutionnel (par Isabel GALLIN), l'autre traitant du parti nazi (par Armin NOLZEN).

Enfin, les trois pays germaniques figurent ensemble dans le travail de Martin MOLL, »Die deutsche Propaganda in den besetzten »germanischen« Staaten«. On trouvera étudiés là, de manière excellente, avant tout les organes de propagande. La »Vorbereitung des Großgermanischen Reiches« n'y apparaît guère.

Toutes ces contributions ont un mérite commun: elles nous aident à comprendre la rare complexité d'offices divers, d'organes variés, de services souvent concurrents, constituant la texture institutionnelle du III^e Reich. La conclusion est banale: Hitler a été tout le contraire, en matière institutionnelle, d'un organisateur cartésien.

Jean STENGERS, Bruxelles